

L'homme sans terre

Je suis un homme sans terre. Mon pays est ravagé par la guerre.

Comme tout le monde dans ma situation, j'ai été expulsé: on m'a mis dans un tube d'acier qui s'est envolé, pour m'apporter dans un autre lieu.

J'ai essayé, vraiment. J'ai tout fait pour m'adapter, pour oublier ce passé. J'ai passé des heures au milieu de la foule pour m'imprégnier de leur odeur, de leur accoutumance à ce nouveau "chez-moi". J'ai levé les yeux au ciel, le soir, pour tenter de voir les mêmes étoiles que je voyais depuis ma fenêtre, avant. Mais elles étaient différentes, elles aussi.

Autour de moi se trouvait un nouvel univers qu'il me fallait goûter, ouvrir, pour connaître ses moindres parcelles et pouvoir dire, un beau matin, que je faisais partie de ce milieu. Je me mêlai donc à la population, je rencontrais de nouvelles connaissances, je parlai avec elles, je me liai à elles, pour que mes souvenirs laissent place à ces nouvelles images, à ces nouvelles sensations. Grâce à elles, il m'arrivait d'oublier, durant un instant: je me voyais là où je me trouvais, entouré de ces personnes que je ne connaissais pas, et je ressentais leur présence. Je voyais le présent couler sous mes regards.

Un peu plus chaque jour.

Je m'habitualis à vivre.

Quand on me demandais si je regrettais mon pays, je disais non.

Je faisais semblant d'oublier.

Mais je voyais, je parlais de mon passé, avec ces personnes qui avaient dû monter, tout comme moi, dans cet oiseau brillant qui nous avait emportés vers les étoiles.

Nous avions essayé de ne pas nous voir, de ne pas y penser. Nous avions tenté de fuir.

Mais on ne peut pas se fuir très longtemps.

Lorsque nous nous rencontrions, nous louions le ciel de nous avoir réunis. Nous laissions le temps courir, pour pouvoir apercevoir ce qui n'était plus. Nous restions des heures durant à parler de ce qui nous avait fait vivre, de ce qui nous avait fait rire. Nous parlions de ce qui nous faisait nous.

Nous ne faisions aucune allusion à ce qui animait nos jours. Nous le savions. Que pouvait-il en être de nous, enfants d'un monde décadent qui avait dévoré jusqu'à la dernière goutte de sang les ressources offertes par leur sol, qui s'était

retourné contre eux, les opprassant jusqu'à ce qu'ils n'aient plus rien, plus rien que leurs mains accusées et leurs yeux déchirés pour se souvenir ?

Nous prenions plaisir à citer les événements heureux qui avaient ponctué nos jours, qui nous rappelaient ce lieu qui n'existaient plus.

Lorsque nous nous quittions, nous étions à nouveau seul. Nous étions de retour en nous. J'étais à nouveau dans ma maison, dans mon pays, dans mon monde. J'étais assis, inconscient, attendant que la vie passe.

J'étais seul, cherchant dans les cieux les constellations que l'on m'avait enseignées.

Mais il me manquait la Terre, pour pouvoir les voir.

Irréel

Un nuage passe dans les eaux, avec le reflet d'un homme blessé.

Les gouttes s'écrasent dans le ciel, dévoilant la barrière d'un arbre

Qui allume un feu pour réchauffer le désert.

Les feuilles de lauriers sont brillantes la nuit

À cause de la fille qui regarde ses mains.

Dans son sac il y a des pierres qui attendent un mur

Sans oublier le vinaigre et deux tranches de citrons.

Les pins empestant le purin et la camomille,

Ça attire les vers.

Pourquoi attendre hier puisque c'était demain ?

Voyez les piailllements des citrouilles et les pleurs des bonhommes de neige,

Tout ça pour attirer le piège vers la louve.

Mais sans fleur, il n'y a que l'herbe

Et l'herbe est moussue.

Une main s'enfonce

Laisse son empreinte

Elle est partie, elle rentre.

Paradis Fiscal

“Mon Dieu... Dieu, je vous loue, je vous salue. Faites que je puisse, faites que cela soit. Je n'ai jamais souhaité plus ardemment une telle entreprise. Je vous le demande...”

Il n'y avait qu'une seule chandelle, une larme qui vacillait sur le rythme de sa respiration, qui éclairait l'ombre frénétique du mur. Elle chassait, cette marque de chair, pour devenir omniprésente et détruire la lumière. Elle luttait dans une bataille perdue d'avance. Car la flamme n'était pas seule : à côté d'elle se trouvait une image de Vierge, dorée, en majesté, tenant sur son flanc un enfant rayonnant au regard d'adulte de qui émanait une profonde passion. Et tous deux semblaient regarder le jeune homme qui, implorant, se tenait à genoux, visage dans mains contre sol.

Le silence était total. Les mots qu'il adressait n'étaient audibles que de lui. Mais il y avait, autour de lui, une aura de désir, de supplique, qui parlait plus que des mots.

Son téléphone sonna. Un numéro inconnu dans ce mutisme d'outre-tombe. Il n'y avait pas d'interlocuteur, juste un souffle glacial qui lui brûlait les tympans.

Il raccrocha. Se retournant vers l'image religieuse, il tomba dans cette même position qu'il présentait, humble et sans péché, avant que ce diable de portable ne trouble son recueillement.

C'est alors que, dans un déferlement de clarté, le plafond s'ouvrit jusqu'au ciel dégagé, et du plus haut des confins s'avança un géant au doux regard : sa longue barbe d'un blanc plus blanc que la neige lui donnait la sagesse des anciens, mais son visage avait la jeunesse qui rend tout possible. Tandis qu'il venait, un tapis profond et moelleux comme une mousse de rivière par des anges était déroulé; il semblait devoir s'éteindre à tout moment, mais sa longueur n'avait pas de fin, comme il paraissait ne pas avoir de début.

La pièce n'avait plus besoin de bougie qui pourtant signalait plus que jamais sa présence. Elle grandissait, grandissait pour devenir une épée flamboyante défendant l'entrée de cet être primordial.

Le jeune homme, sans voix, resta sur les rotules jusqu'à ce que le tapis, comme mu par une volonté propre, s'entortilla jusqu'à former un siège majestueux.

L'Être s'assit sur ce trône improbable, tendit sa main pour saisir avec douceur le bras du suppliant, le faisant relever la tête jusqu'à ce que, sûr de son attention, il

lui propose de prendre place sur l'un des sièges qui comptaient le mobilier de la pièce.

“ Je t'ai entendu, et je suis là.”

- Mais... qui êtes-vous ? demanda l'humain.

- Qui je suis ? Mais voyons, je suis... excuse-moi, aurais-tu du feu ?

- Euh... oui... des allumettes ça vous va ? dit l'humain stupéfait tout en tendant une boîte sortie de sa poche.

- Oui, très bien, répondit l'autre en craquant une baguette dont il se servit pour allumer un cigare. Je suis le seigneur ton Dieu.

- Mon... Monseigneur ! cria l'homme larmoyant qui retomba face contre terre, tremblant de dévotion.

- Allons, relève-toi, tu vas me faire rougir, dit Dieu en aidant l'humain. Et puis appelle-moi Dieu, j'aime pas tous ces sobriquets. Ça ne te dérange pas que je fume ? questionna-t-il tout en tirant une grosse bouffée de son cigare. Je reviens de Cuba. Ces cigares sont sublimes, mais il ne faut pas trop attendre pour les fumer. Et, de toi à moi, dit Dieu en se penchant vers l'humain, là-haut, c'est un peu humide, beaucoup trop pour des cigares. Tu es sûr que tu n'es pas gêné ?

- N... non, pas de problème, répondit le propriétaire des lieux, confus.

- Ah ! Merci! Certaines personnes ne supportent pas l'odeur de la fumée. Elle est pourtant onctueuse mais bon... Venons-en au fait : tu m'as appelé, et je suis là pour ça. tu es très pieux et cela m'as décidé à venir t'aider.

- Je vous remercie, mon Dieu. Et ces derniers mots étaient étrangement prononcés, pas vraiment une affirmation, pas vraiment une exclamtion, presque une interrogation.

- De rien. Si je ne viens pas aider quelqu'un de temps en temps, les lobbys des cieux et celui de la ferveur m'étouffent de paperasses, et j'aime pas l'administratif. Rien que l'arrivée d'un nouveau venu est une galère horrible : trois formulaires de piété, deux attestations sur l'honneur et deux lettres de recommandation, plus les contrats de location des ailes et de l'auréole... Bah quoi ? ne fait pas cette tête, c'est pas à vie ces trucs-là. Et il faut ma signature partout, avec entête et tout et tout... Mais je m'égare. Ils me fatiguent tellement avec ces trucs là-haut que j'ai tendance à souvent en parler.

- Je vous en... je veux dire allez-y, pas de problème, dit l'homme, abasourdi.

- Tu es sympa toi dis-moi, tu me rappelles ta grand-mère. quand elle est arrivée...

- Ma grand-mère est morte ? sursauta l'homme, les yeux en panique.

- Ah... C'est peut-être pas ta grand-mère. Elle s'appelle Blanche ?

- Non, Mireille.

- Ah bah c'est pas ta grand-mère alors. Bref, je ne suis pas là pour ça. Tu souhaites pouvoir approcher cette jeune fille c'est ça ? dit Dieu en invoquant l'image d'une jeune femme. Elle est mignonne, je te comprends. À ta place...

- Attendez... commença l'homme.

- Le truc, continua Dieu, c'est que je ne fais pas ça normalement. Le libre-arbitre, tout ça, mais je peux quand même t'aider.

- Non, écoutez... réessaya l'homme.

- T'inquiète pas mon gars, ça restera entre nous, chuchota Dieu d'un clin d'œil.

- Arrêtez ! laissez-moi parler. Ça fait cinq ans que je ne vois plus cette femme-là, c'est fini cette histoire.

- Ah bon ? lâcha Dieu de surprise. C'est pour quoi alors ?

- Je voudrais que vous guérissez ma mère. Elle est gravement malade.

- Oh... Dit Dieu, en pleine réflexion, les yeux perdus devant lui, fixant le sol. C'est que je n'ai pas ce qu'il faut ici... Faudrait... oui, faudrait que je vois ça avec l'intendant du purgatoire, c'est lui qui peut faire quelque chose dans ces cas-là. C'est comment ton nom ?

- Gourrin.

- D'accord, c'est noté. Je me renseigne, et je repasse te voir. Je fais le plus vite possible. Ciao.

Dieu se leva, bondit sur le chemin qu'il avait emprunté et couru, sa toge levé aux genoux, jusqu'à disparaître dans le ciel qui se referma, laissant la pièce comme elle était auparavant, avec une odeur de tabac pesante, presque étouffante.

L'homme était toujours assis, béat. Était-ce Dieu ? Était-ce un autre ? Il ne le savait pas. Mais ce qu'il savait, c'était que sa prière n'avait plus d'importance, et qu'un rendez-vous dans une clinique aurait plus de chance.

Portrait du monde V - L'écailler du dragon

C'était un lieu hors du temps. Le passé était devenu présent.

J'étais arrivé depuis deux ans, à la recherche d'un artefact dont j'avais rêvé,

une nuit sans lune, la preuve irréfutable d'une existence, d'un animal fabuleux qui avait été la mémoire immortelle du monde. Durant ce rêve, Il m'était apparu, majestueux de grandeur et d'honneur, rayonnant de sagesse. Il m'avait demandé de le retrouver pour apporter aux hommes la peur respectueuse qui avait mené l'humanité. Il m'avait conté cet âge d'or de la symbiose entre Son peuple et le mien, de la superbe de ces années glorieuses aux teintes bienheureuses.

J'étais parti la semaine suivante, m'inspirant des récits légendaires pour seule carte. J'avais traversé le pays Normand, l'Écosse contée par une des petites-gens, la lande Viking et ses tonnerres de flammes cerclés de glace, jusqu'au pays où le soleil se levait sous le corps de cet être qui monopolisait le cycle de la vie.

Mais je ne trouvais que mythes, histoires folles et marques trop infimes pour saisir le réel.

Après plusieurs mois, j'abandonnais mes recherches, pour revenir dans le monde après l'avoir évincé.

Je vins en ce lieu, où je devais rester deux ans. Je me consacrai à ces idoles administratives, mais jamais je n'oubliai cette quête qu'il m'avait confié.

Un soir, dans la nuit blafarde de cette ville sans mouvement, je découvris un homme. Je le connaissais depuis maintes années, mais je ne l'avais jamais réellement vu. Il était là, pourtant, proche de moi, sans que je puisse le voir. Nous parlâmes, et des liens se créèrent. Nous échangeâmes des mots, des instants, pour nous trouver, proches par nos idées, par nos attentes sur le monde. Nous souhaitions pouvoir nous exclure, devenir la conscience du passé dans le présent que nous ne pouvions inclure en nous.

Ce fut notre première promesse : trouver le chemin qui menait à l'éternité, pour nous soustraire, avec ceux qui nous étaient chers.

Sous le ciel lacté, Il m'apparut. Je Lui demandai de me pardonner de mon incompétence, de mon abandon, Le priant de me laisser le temps pour Lui offrir la renaissance.

Mais, tandis que je Lui parlai, Lui s'approchait, et lorsqu'il fut juste devant moi, si proche que je pouvais sentir la chaleur de Son souffle divin, Il déposa une larme sur le sol, qui se déforma, devint un écrin où se trouvait une de Ses écailles.

Je me réveillai, de retour au réel.

Lorsque je vis mon ami, je lui racontai mon rêve, sans le comprendre.

La journée passa, lorsque, à l'aube du soir, je lui posai une simple question.

“D'où vient ton surnom ?”

- C'était le nom d'un dragon qui apportera l'extinction de l'espèce humaine.

Histoire d'une nuit

Lorsque je me suis vu, ce matin, dans ce miroir moribond empourpré de buée, j'ai cru voir une sirène se lever, dans les profondeurs de mon évier. Elle s'était dressée sur le robinet qui laissait glisser quelques gouttes d'eau, pour ponctuer cette pluie qui était passée durant la nuit, qui avait bercé mon sommeil. Elle était comme faite de lumière, car sur elle le reflet de mes mains était un jouet qui grandissait, qui s'allongeait, qui disparaissait pour s'enfuir jusque dans le fond de la céramique froide.

Je ne pouvais en croire mes yeux. Que faisait-elle devant moi, si loin de la mer, dans cette ville où les seules marques de la nature dévorée se trouvent entre quatre grilles, prisonnières de la folie pour s'épanouir autour des limites d'acier? Ses longs cheveux blonds étaient des cascades volatiles qui se répandaient sur ses épaules; ils étaient des rayons de soleil dans cette pièce sans fenêtre, ils s'échappaient pour combler le vide que j'avais délibérément laissé. De ses mains, elle lissait l'auréole de sa blancheur. Elle chassait les ténèbres de ce début de jour.

De quel droit faisait-elle cela? Je ne le voulais pas. Je voulais rester dans cette obscurité que j'entretenais depuis un temps qui attendait sa fin. Je me trouvais ébloui. Je voulais retrouver la vue en brisant cet éclat, je voulais voir ce que je désirais voir, sans que l'on m'oblige à regarder ce qui n'avait nulle importance pour moi. Je voulais me retourner pour me libérer de cette source nouvelle et brûlante. Mais je ne le pouvais pas. Face à moi cette frêle apparition était ainsi qu'une méduse dont le regard m'avait pétrifié.

Elle ne parlait pas, ne faisait aucun bruit.

Et moi, je ne pouvais en faire.

Puis elle me regarda.

Et là je vis.

Je vis ce qui m'était voilé. Je voyais ce qu'elle avait perdu, ce qu'on lui avait arraché.

J'ai vu ce que je ne pouvais pas perdre, moi qui n'avais rien de ce qu'elle avait

goûté: j'ai vu ces récifs magnifiques et coupants qui avaient fait son monde, ces myriades d'êtres qui partaient, qui revenaient, avec qui elle avait eu plaisir à nager, mais qu'elle ne pouvait plus revoir, si loin de son pays dont elle avait été exilée. J'ai vu la grâce de son rire lorsqu'elle se trouvait entourée de ces merveilles qu'elle pensait avoir pour toujours.

Mais on lui avait tout enlevé, on lui avait interdit de jouir de ce qui était sien, de ce qui l'avait fait elle.

Quand j'ai voulu la prendre dans mes mains pour essayer de lui redonner courage, j'ai vu le miroir devant moi. Dans la vapeur qui avait coloré le verre, il y avait des marques faites par des doigts dont je ne connaissais pas l'origine. J'ai essayé de lire, mais les écritures s'éteignirent. Il n'y avait plus que moi, et l'étrange impression d'un rêve dont je m'étais sorti, sans savoir si je venais de le vivre ou si je revenais au réel. Mais le vide que j'avais au fond de moi, la peine de cette disparition, et le désir de revoir cette naïade étaient si forts que je ne pouvais accepter cette absence.

J'ai cherché, durant des heures, une trace de sa présence dissoute. Puis, lorsque j'ai compris que je ne la reverrais peut-être jamais, j'ai décidé d'écrire quelques mots sur cette rencontre évanescante, pour lui donner une vie, pour qu'elle ne soit pas juste une image qui disparaîtrait avec le temps. Quand j'ai mis le point final à cette histoire, je pouvais encore sentir cette abysse que je ne pourrais peut-être jamais combler.

Cependant, je me suis levé, j'ai tourné le dos à ce bureau si précaire et j'ai poussé la barre d'acier qui cloisonnait l'air qui m'enserrait. Le soleil est rentré, m'a entouré, m'a fait plisser les yeux quelques instants, et j'ai vu ce qui se trouvait derrière ce que je ne voulais plus voir.

Stabilité

Le reflux. Sur une plage les vagues cisaillement le sable, laissant l'eau glisser en créant des rigoles pour retourner à la mer, en formant des vallées, des gorges fragiles où les rivières, cycliques et éphémères, vagabondent sans rythme, jusqu'à

se lier dans l'immense flaue au regard lunaire.

Il ne suffit que d'un pas pour briser la course du flot élémentaire, d'une pression pour former un lac qui disparaîtrait avec la course du soleil.

Dans les artères des cités, le temps est l'attraction insaisissable que les pierres vivantes poursuivent de leurs marches. Dans la course du temps les statues s'animent vers le cœur des villes, dans la recherche inachevée du trésor refusé par le gardien du Paradis. Elles regrettent le repos qu'elles fuient comme l'immobilité, oubliant le sol pour ne cesser le mouvement.

Lui, pourtant, avait cessé sa course. Étendu sur l'eau, son regard était plongé sur le sable qui tapissait le lit serpentin. Il sentait le faible souffle de l'eau caresser ses flancs, et la bise du vent rider le miroir liquide.

Il était seul, entouré des berges infranchissables du monde du dehors et lui, entre terre et ciel, voyageait vers un but inaccessible.

Lui, qui ne bougeait pas, s'en était allé. Plus loin que la boucle du temps, il avait délaissé ses semblables pour s'enfuir, pour trouver un au-delà plus loin que les prisons de la Terre.

Il avait tout abandonné, avait délaissé les mots pour détruire sa vie, pour se sentir libre. Il avait effacé le tableau de sa vie, jeté les marques de son identité, et avait plongé pour se laisser porter bers le val d'or, pour rejoindre l'Éden et redécouvrir la vie.

Mais son corps ne bougeait pas, fixé sur les rives.

Ce qu'il y a au-dehors

La foule l'haranguait.

Des toutes parts, pleuvaient les coups qui ne frappaient que l'air.

Et le même tonnerre, toujours le même tonnerre.

Il ne pouvait les voir, et pourtant... Pourtant ils étaient là, devant lui, les poings dressés dans sa direction, s'agitant dans un même mouvement : des milliers de forgerons qui battaient le fer rougeoyant qu'ils ne pouvaient oublier. Il n'y avait que ce métal, semblable à eux, qui avait en son sein cette imperfection qui le faisait autre, qui leur faisait peur.

Ils étaient tous autour de lui, évacuant leur rage sans cesse. Leurs cris saturaien l'air, créaient une nouvelle atmosphère, un courant qui enflait, une mer

meurtrière qui avalait les vies pour qu'il ne reste qu'un gant, ravageur et dément, qui enserrait une seule gorge, lentement.

Il baissa la tête. Il avait du mal à avaler sa salive corrompue par la poussière. L'orbite de son œil droit lui faisait mal, le démangeait. Mais ses mains liées lui interdisaient le moindre mouvement. Il avait mal. Une sorte de larme coulait le long de sa joue, mais ce ne pouvait être une larme d'eau dans ce corps desséché.

Ce ruisseau le brûlait. Il essaya de parler, mais aucun mot ne pouvait sortir de sa bouche.

Il n'avait plus que son esprit pour parler.

Pourquoi ? fut son dernier mot, alors que la mâchoire d'acier allait pénétrer sa bouche.

On l'avait enfermé; on l'avait livré; on l'avait vendu.

Peu de temps avant, il avait eu entre ses mains les mains d'un jeune garçon dont les jointures de ses doigts, ses poignets, ses genoux, son cou, étaient envahis par un mal indomptable. Il s'était penché, doucement, jusqu'à la bouche entrouverte, pour empêcher le dernier souffle de quitter ce corps. Il avait été arraché à ce moment.

Il avait couru jusqu'à ce garçon, encore meurtri de la violence des ignorants. Il avait été battu pour des mots. Il avait été frappé par la haine. Il avait été laissé pour mort par la peur. On lui avait fait ressentir la douleur, pour les paroles qu'il avait eu l'audace de prononcer à haute voix, pour ces mensonges au peuple.

Car il avait pris le parti de la parole. Il s'était levé au milieu de la place et avait offert ses cadeaux, cette chance qu'il avait sur les autres... pour la deuxième fois. Il avait décrit la beauté de l'extérieur, la magie qui glissait sur la peau, la fraîcheur de la lumière. Il avait levé son visage vers la voûte d'un bleu d'acier et brandi sa main contre ce ciel artificiel. Il s'était senti happé, alors qu'il se voulait immobile.

Il n'avait pas voulu bouger, pour se soustraire, le temps d'une petite seconde, à cette douleur qui l'avait enchaîné à la couche des jours durant. Il avait encaissé les tortures, les humiliations et les sévices, il avait reçu les foudres et les eaux, le feu et l'acier. Puis, quand la glace s'était emparée de ses pensées pour l'emporter dans ce lieu où la douleur n'est rien, le bourreau avait attrapé sa tête et avait fait fondre les mondes qui n'avaient pas reçu le droit de vivre.

Tout cela, tous ces supplices, ces clavaires avaient été le fruit de son désir. Il n'avait pu retenir ses pas, et on lui avait arraché sa liberté pour cela. Il n'avait pas voulu se fier à ce qu'il avait entendu, et on allait lui empêcher de parler. Il avait voulu

sentir le goût du vent, et on lui avait fait goûter son propre sang.

Tout cela, pour avoir ouvert la porte de cette prison mondiale dans laquelle il avait toujours vécu, en sachant au fond de lui qu'il y avait autre chose derrière cette barrière de béton, derrière ces remparts sans fin, derrière cette limite indomptable qui l'avait toujours tenu, dans un semblant de vérité, hors de l'horizon. Il avait fait ce pas incapable pour le monde, ce petit bond en avant qui pouvait tout changer.

Tout cela pour avoir senti sur son ventre le rayon de chaleur qui avait ceint la glace et le miroir, pour avoir vu la couleur de sa peau se séparer de la grisaille, pour avoir eu le rêve de retrouver l'illumination.

Tout cela pour s'être écarté, pour avoir ouvert la porte de l'Ogre dévoreur, le démon insatiable qui menaçait.

Tout cela n'avait plus d'importance. Son rêve allait mourir avec lui, entouré de cette meute dans laquelle il pouvait voir la main sanglante.

Tout cela pour avoir voulu ouvrir grand le tombeau, pour avoir voulu donner la vie. Tout cela pour avoir voulu dévoiler la nouvelle du monde revenu à la vie.

Tu verras...

Je me présente à vous, sans artifice, n'ayant que ma peau pour recouvrir mon âme.

Je suis un enfant du monde. Mon salut est dans ma naissance, mon salut est dans ma mort. Je navigue entre deux courants, entre deux terres, dans un flot permanent qui glisse le jour et la nuit, où glissent la nuit et le jour. Le temps qui passe est pour moi quelque chose d'étrange que je ne comprends pas : un cycle inconnu, que personne ne peut toucher, briser, peut vous toucher, vous briser, sans qu'aucune morsure ne vienne saisir votre cœur, est incompréhensible pour moi.

Mon cœur bat comme le vôtre. Mes pas sont les mêmes que les vôtres. Pourtant, ma vie n'est pas la même que la vôtre. Ce que mon cœur me fait ressentir n'appartient qu'à moi : ses souffles, moi seul peux les comprendre. Vous pouvez écouter à la porte de mon cœur, mais vous ne pourrez jamais le connaître. Lorsqu'il bat, lorsqu'il rit, lorsqu'il pleure... Ses mots sont la musique de mes jours que personne ne peut écrire à sa place.

Pourtant vous êtes une partie de mon cœur. Vous qui écoutez ce chant, vous laissez mon cœur puiser en vous, pour qu'il puisse façonne la mélodie de la vie qui

se dessine chaque jour, chaque nuit, à chacun de ses mouvements. Vous êtes une partie de moi. Grâce à vous je vis.

Moi, avec mon cœur, avec vous, je suis un. Je fais partie de votre cœur lorsque je vous parle, quand je vous vois, quand de loin je sens mon cœur qui bat à votre approche. Par cela nous sommes liés, par ce salut qui a commencé quand nous sommes nés, quand nous sommes morts.

Nous qui sommes en vie, nous devons notre salut à ceux qui nous ont donné la vie. En nous nous avons une partie d'eux. Cet instant est dans notre cœur qui bat, cet instant où leur cœur battait pour faire vibrer notre cœur, pour qu'il souffle, pour qu'il raconte une histoire à chaque instant, de ce passé qui a formé le présent.

Nous revenons alors à ce rien qui est tout, à cet instant où rien ne bouge, où tout est figé, ce temps où nous ne sommes pas là, où nous sommes pourtant.

Quelque chose est apparu. Il n'y avait rien avant, il y a un bruit maintenant, un bruit qui devient un pas, un pas qui devient un souffle, un souffle qui devient une mélodie, une mélodie qui devient un monde. Tout devient alors autre, avant de n'être plus qu'un.

Je suis un enfant du monde. Je ne suis rien et pourtant je suis là. Je n'avais rien et pourtant j'ai là, visible invisible, un monde qui bat pour moi, grâce à vous. Ma vie est une étincelle qui cherche un cœur où se blottir. Elle saute, parfois s'attarde, mais reste toujours en attente de trouver un lieu où se loger, pour grandir et ne jamais s'éteindre.

Elle cherche une lumière, un souvenir, pour vivre, pour que dans les jours de joie elle soit un feu follet sans accroche, pour que, dans les jours de peine, elle soit un espoir.

Ma vie est un souvenir...

Et pourtant...

« Ça » mérite d'être goûté...

Et après...

Tu verras l'univers dans une goutte d'eau.

Explosion

Lorsque j'ai ouvert les yeux, l'immeuble devant moi était toujours le même. Sa façade grise avait le reflet des ombres qui passaient à côté de lui. Mais personne

ne bougeait. Je voyais des corps immobiles. Je voyais des regards arrêtés.

Au milieu de la foule statique un point noir apparut. Il flottait au centre de cette masse. Il brillait. Le cœur était un éclat violet à la profondeur insondable. Je le sentais qui tournait. Sa lumière se répandait tout autour, et au fond de moi je ressentais ce mouvement. Il m'enserrait, me broyait. J'avais de plus en plus mal, jusqu'à ne plus pouvoir soutenir le regard de cette parcelle de ténèbres qui prenait vie et trépas.

Je me sentais m'enfoncer. Mes jambes devenaient invisibles à mes yeux. Je me sentais m'effondrer sur le sol qui se dérobait. Tout autour de moi devenait le reflet de ce point d'obscurité. Tout devenait de plus en plus sombre, jusqu'à tout avaler, pour ne plus rien laisser.

J'étais dans le noir. Je sentais des lumières passer à côté de moi, des lumières invisibles qui frôlaient ma chair, arrachaient des morceaux de moi pour les faire disparaître, happés par le silence.

Je me pouvais bouger, ni même penser. J'étais un pantin aux fils déchirés, incapable de saisir le mot qui me ferait ouvrir les yeux pour retrouver le monde.

Il n'y avait plus que moi. J'étais seul au fond de moi et rien ne me portait plus. Solitaire sans le temps qui ne vivait plus pour moi. Les secondes ou les mois s'étiraient, ne me laissant que moi perdu dans une fosse sans matière, ne me donnant que les images perdues de ce qui avait vécu devant moi.

Je voulais partir au plus loin, retourner dans cet espace où je ne comprenais rien, où je n'étais que moi, mais toujours l'instant revenait vers moi, coulait sur moi. J'étais pris dans une boucle de dément au souffle de démon. Tout changeait, tout autour, sauf cette image qui façonnait l'absence. Rien. J'étais perdu dans ce qui me constituait. Il n'y avait plus rien en moi. Je ne ressentais plus rien. Je devenais l'image de ma prison.

Je n'étais plus que ce moment.

J'étais un lieu où tout allait s'inscrire.

Je fus alors plongé dans un ciel constellé d'étoiles en mouvement. Elles bougeaient, dessinaient des fresques sans sens qui implosaient aussitôt pour rejoindre d'autres amas qui brûlaient.

Puis elles explosèrent pour ensemercer le monde qui leur avait donné la vie. Dans cet insensé silence une porte s'ouvrit pour me saisir, pour me retirer de ce temps devenu.

Lorsque l'ouverture se referma sur mes pas, il n'y avait qu'un sol sans

saveur. La terre à perte de vue vomissait la pâte de son cœur. J'étais entouré de rivières bouillonnantes, de spectres qui frappaient la surface pour emporter une fraction d'espace. Ils déferlaient contre mes membres, défrayaient le couvercle de toutes leurs forces en un vacarme de titan pour se libérer et goûter cet air qui n'était pas.

De leurs coups fratricides la poussière première s'envola, m'entoura, me porta vers une pluie de terre qui s'abattait sur les corps enserrés de ceux qui avaient ouverts les plaies primaires : une pluie de feu qui déchirait le vacarme, pour ne laisser que la couleur de la fureur, se déversait dans les rivières de flammes pour faire naître les montagnes souterraines. Dans le reflet de la Terre les lacs gagnaient le ciel, couvraient la surface des nuages, jusqu'à masquer le soleil gelé, étoile presque morte.

Au milieu de ce creuset j'avais contre moi le suaire du monde qui se répandait, qui pénétrait mes mains et mes bras, qui me faisait étouffer, qui ne pouvait me faire oublier, qui s'infiltrait dans chacune de mes cellules pour en faire partie, pour que je ne puisse effacer la saveur de cette destruction de désespoir.

J'étais envahi par cette boue. Elle se glissait sur moi, me recouvrait, ne me laissait rien, m'emprisonnait en moi-même, de retour dans ce silence sombre qui brûlait la lie de ma vie.

Mais il y avait toujours cette sensation suintante... cette fenêtre sur mon corps qui ne s'était pas refermée, qui apportait le hâle de la lumière pour me faire distinguer ce qui demeurait invisible. J'avais le contact de ce liquide chaud qui me faisait trembler le long de mes bras, l'odeur suffocante de la marée venue du plus profond de la terre et le fracas sur la surface d'une multitude venue du centre unique, de cette petite perle de ténèbres qui tournait sur elle-même.

Je ne pus m'empêcher de pleurer, de serrer contre moi ce poids que je ne distinguais pas, que je sentais faire partie de moi. Je le serrais de toutes mes forces, jusqu'à ce que, sans savoir pourquoi, je sus.

Je venais de comprendre.

Je venais de saisir le temps, de le marquer, pour ne pas cesser de croire.

Mais je ne le pouvais plus. La lumière venait de se faire en moi.

Je pouvais à nouveau voir.

Je pouvais à nouveau voir cette boule noire, l'explosion qui en était sortie et le fracas de colère qui pénètre la matière; je pouvais ressentir le désir de ce corps de faire sortir cet étranger qui lui dévorait le cœur, et le flot bouillant qui recouvrait

mes mains, mes bras et mon visage.

Je sus, durant cette unique seconde, ce qui germait en moi : l'instant où tout s'arrête, où le frisson de la rage prend racine au creux du dos et remonte vers la nuque, où plus rien n'a d'importance, où ce qui aurait dû rester endormi se libère pour surgir, au grand jour, pour l'arrêter.

C'était cette seconde qui venait de passer, ce faible temps où tout pouvait encore être contenu, que personne ne pourrait rappeler.

C'était cette seconde où le monstre hurlait. C'était ce moment où mon étoile explosait.

Le monde se fissurait. Les hommes à l'arrêt étaient balayés. La tempête n'avait aucun obstacle.

Il n'y avait plus rien.

Il n'y avait plus rien. Le vent de la rage avait soufflé jusqu'à la plus petite étincelle d'existence.

Il ne restait plus que moi, attaché à ce corps que je n'avais cessé de serrer, ce corps dont la lumière s'était tarie, dans ce monde où la lumière n'aurait plus d'attache.

Péché

Il est étrange que ce soit mon corps qui ait lutté pour faire revenir mon esprit au réel. Étrange que mes mots se soient réveillés ce soir, dans ces circonstances, perdus dans un déluge de sons avec, pour seul compagnon, une impression de clarté, la sensation que le temps s'est écoulé, qu'il existe un présent, un passé, et un futur, que ce que j'ai vécu, ce qui a comblé le temps qui se déroulait son mon regard, a enfin un sens.

Je me suis vu aveugle. J'étais aveugle à tout ce qui pouvait avoir une emprise sur moi, pour me cloîtrer dans l'abbaye de ma vie. J'étais aveugle pour demeurer en silence, pour tenter de façonner une nouvelle existence, un lieu où je n'aurais plus aucune attache, un paysage où ce qui avait retenu mon regard n'avait pas de place. Je pensais que ce nouveau monde pouvait avoir une raison de vivre, que ce qui se distinguait était ma véritable essence, une zone qui était restée cachée, pour que je puisse être éternellement jeune, insouciant, libre.

Ce pays, dans lequel je me suis ombré, avait un goût indéfinissable. Comme ce premier fruit qui vous a fait saliver, je me suis délecté de le regarder, insondable, inconnu, merveilleux. Je me suis fait une image de cette saveur, de cette texture, de cette beauté, de toutes ces sensations qui venaient de moi pour ne tendre que vers lui, ce fruit fantastique.

Il était devenu mon univers, il était devenu le centre chaud où tout allait. Comme c'était bon de ne penser qu'à lui, de n'avoir rien d'autre à me mettre sous la main, de ne me contenter que de lui pour toujours. Je le tenais entre mes mains, pour être sûr qu'il ne quitte jamais le domaine que je lui avais donné.

Je me voyais aveugle, et aveugle je ne l'étais pas, car je pouvais voir cette parfaite création qui se tenait entre mes doigts. Il n'y avait rien, le fruit était sans défaut, plus lisse qu'une perle, plus doux qu'un rayon de soleil sur la joue. Et il était à moi.

Et j'étais à lui. J'aurais tout fait pour lui, pour conserver ce trésor unique que jamais je ne pourrais retrouver. Par lui les portes du paradis s'ouvraient. Je pouvais quitter ce monde, m'enfuir loin de tout, sans remord, car j'étais avec ce bijou qui ne me ferait jamais connaître la vieillesse, le malheur, ou même le regret.

Comme je l'aimais, ce petit bout de rien qui était tout, ce lieu tenu secret, cette terre pour laquelle j'avais fui, pour laquelle j'étais allé jusqu'à tout perdre.

Et pourquoi l'aurais-je quitté ? Il n'y avait que lui que je pouvais voir.

Je me mentais, je le savais. Je m'imaginais des fables grotesques dans lesquelles j'étais quelqu'un d'autre, quelqu'un de plus vivant, de plus vrai, de plus moi. Et quand cela semblait être faux, je me persuadais que ce n'était qu'un instant de faiblesse, une simple passade qui fondait pour me redonner ce qui était derrière moi, avec ces sensations suintantes qui n'avaient plus raison d'être. Mais cela revenait, chaque jour un peu moins que la veille, et un peu plus que le lendemain. Cela revenait, et je ne le supportais plus. Chaque fois j'étais un peu plus seul, et cela me brûlait, sans que je comprenne pourquoi. Si, en fait je le savais, mais je ne voulais pas l'admettre, je ne voulais pas reconnaître que je m'étais trompé, que cette erreur pouvait être mienne.

Je me suis alors recroqueillé dans une coquille pour ne plus avoir à attendre ce fracas démentiel. Cette fois, plus rien d'autre que moi, et des milliers d'êtres qui ne me connaîtraient jamais, pour qui je ne serais jamais rien d'autre qu'un inconnu sans consistance. Comme j'ai pu être bien, au centre de ces attentions superbes.

Mais je n'étais qu'un chasseur de temps, emprisonnant jusqu'à sa matière

pour ne plus avoir à souffrir, pour une éternité qui s'écoulerait sans déception, sans choc, sans imprévu.

C'était un adieu sans lendemain, une porte que l'on ferme en sachant que jamais plus elle ne pourra s'ouvrir.

Et j'y étais. Presque.

Mais j'ai entendu. C'est bizarre de marquer cela : juste quatre mots, des mots si futiles, si étranges sans leur suite logique. Et pourtant, ils ne sont que tous les quatre.

Mais j'ai entendu. Ce que je ne voulais plus avoir, ce que j'avais rejeté, je l'ai entendu. D'un coup, d'un seul, je me suis retrouvé dans la peau d'un aveugle qui entendait, qui ne pouvait avoir d'autre choix que de prendre part à ce qui était autour de lui. J'ai entendu de belles musiques, j'ai perçu de faibles harmoniques, et j'ai reçu l'ensemble de la peine dont je ne voulais plus. J'étais de retour dans ce monde que j'avais tant repoussé de mes cris.

C'est sous cette vague que j'ai choisi de me rappeler. Je me suis souvenu de ces colères qui vibraient en moi, et de ces larmes qui m'ont jeté hors de moi. J'ai revu les plaintes silencieuses qui étaient autant de prières, et l'amertume d'un mot qui n'a jamais pu être prononcé. La belle époque dans laquelle je me lovais commençait à se fissurer.

Devant moi se sont alors animées toutes ces folles images qui étaient autant d'autres dimensions, des lieux et des mémoires qui paraissaient n'avoir jamais pu exister. Il y avait tant de bruit, comme un torrent qui frappait sur une vitre. Cela devenait une rivière, un cycle ininterrompu qui tapait et tapait encore, jusqu'à tout recouvrir, jusqu'à ne laisser aucune place pour quoi que ce soit.

Il est étrange que ce soit par mon corps que mon esprit soit revenu. Il n'y avait pourtant rien qui laissait présager une telle rupture. Mon corps vivait dans cette sphère imperméable, et mon esprit s'étirait, se refroidissait, peu à peu...

J'étais tellement prêt, je n'avais qu'à tendre le doigt et s'en était fait de ce passé. J'allais devenir moi.

Mais j'avais oublié qu'il n'y a pas qu'un seul moi. Ce que j'avais entendu était bien plus que des cris, des pleurs ou des reproches : c'étaient des éléments essentiels, les fondations de quelque chose, bien plus grand que moi, beaucoup plus important. Ils étaient, ils sont, la balance de toute chose, le début et la fin, l'avant du début et l'après de la fin. Ils sont, et seront, ce qui a fait qu'un jour quelque chose a respiré, puis cessera.

Quand je me suis souvenu de cela, j'ai ouvert les yeux. Je pouvais voir mais je l'avais refusé, pour voir autre chose que je pensais plus loin. Mais pourquoi vouloir voir loin, si ce qui est proche demeure masqué à notre regard ?

C'est en me posant cette question que je me suis retrouvé dans mon corps, avec des mots que vous ne pourrez jamais entendre, des mots que j'avais choisi d'enterrer pour ne plus subir leur poids sur mon cœur, que je veux réapprendre, bien que je ne pourrais jamais les prononcer, mais que vous connaissez, tous.

Où trouver le temps de dire...

Alors que le jour s'effaçait, il était assis sur les marches de mousses encore vertes de la pluie de la nuit passée.

Entouré par le silence, il laissait le temps le changer en pierre, tandis qu'il regardait descendre les voiles d'écumes sur la terre.

Par-dessus ses mains, les racines des herbes folles prenaient place.

Les feuilles des arbres se blottissaient contre son corps, le recouvrant d'une peau brune et fragile aux veines vides.

Liqueurs d'une existence sans passion, son sang avait perdu sa couleur, ses mots leur rumeur, pour le rendre invisible aux yeux des vivants.

Des écorces s'étaient figées sur son visage, masquant son regard, le laissant un dernier instant, le temps du rayon du solstice, pour observer le monde.

Songes sans image, ses paroles s'étaient perdues sans espoir de retour, pour des mots qu'il avait lancés, qui n'avaient jamais été retrouvés.

D'été sa joie avait été gagnée par l'hiver, prise dans les glaces immobiles d'un miroir qui lui offrait ses propres espoirs déchus.

Le refrain qu'il avait écrit était tombé dans l'oubli, et avec lui la force d'affronter la vie qui s'enroulait autour de sa mémoire.

Réveil et sommeil étaient une même source, un même mouvement qui caressait son cœur devenu de roche.

De ses doigts glissaient les gouttes d'eau qui formaient les ruisseaux de ses souvenirs, des filets de larmes qui s'insinuaient tout autour de lui pour refermer le piège de sa présence en ces lieux.

L'ancien battement de son cœur n'était plus qu'un écho, mais ses yeux

gardaient un dernier souffle de vie pour finir de voir le jour qui l'achevait.

Monde en disparition, l'image de sa présence s'effilait dans les pensées de ceux qui avaient croisé son chemin.

Marquera-t-il encore une fois l'esprit d'un homme, d'une femme, fut la question qui brûla ses ailes trop fines pour ces temps de torpeur.

La pluie reprenait, éclatait sur le crâne de granit qui se recouvrait, peu à peu, de cette mousse sur laquelle il était assis.

Perte du toucher, du goût, de l'odorat et de l'ouïe, il ne lui restait plus que la vue pour le placer dans le monde des vivants.

D'un coup, dans le creux de la mer baignée de lumière, le soleil lança un nouvel adieu : un point subtil et éphémère, d'un vert d'eau qui inonda le ciel avant de sombrer dans l'éclat de la première étoile.

Espoir épuisé par la nuit qui grandit, le dernier signe de vie s'éteint dans l'être devenu de pierre.

Pierrot le Clown

Le loquet de la porte vient de claquer. Plus aucun son ne peut lui parvenir. Cette porte d'acier noir, froide comme la lune, ne bouge plus. Elle a cessé de respirer. Le bourdonnement de son mouvement n'est plus qu'un souvenir brûlant, la palpitation d'un cœur qui s'est refermé pour le laisser. La poignée garde encore la marque de la sueur de la main qui l'a saisie, fractal d'un temps qui s'enfuit dans le silence.

Les murs. Rien. Des parois brutes. Ça et là, des tâches plus sombres. Par terre, des éclats. Marques de mouvement. Mais impossible de se déplacer, partie indiscernable de la table grise. Si proches et pourtant objets de toute la convoitise, de toute l'attention, espace de l'Espace qui se referme.

Pas un détail. Rien pour abreuver les secondes. Juste ces petites pièces de pierre qui ne font rien. Assis face à une vitre-miroir qui donne sur l'intérieur, qui renvoie le vide sur le vide.

Assis face à elle. Pas de marque, pas de couleur, pas de goutte d'eau pour dessiner la rue et le trottoir sur lesquels il passait ses journées. Rien que le reflet de son visage décoloré par le maquillage et les coups.

Le ciel était couvert, comme toujours, de cet air qui ne bouge pas, qui rend aigri. Il était assis sur le bord de son trottoir. Personne d'autre que lui n'avait le droit de s'asseoir ici. C'était sa place, là où il venait tous les jours. Il ne se déplaçait jamais. C'étaient les autres qui venaient le voir pour se fournir. Ceux qui venaient le voir étaient particuliers : c'étaient ceux qui savaient faire la différence entre la bonne et la mauvaise marchandise. Avec lui, pas besoin de parler pendant dix minutes, pas besoin de se retrouver dans des lieux envahis par la foule, ni dans des appartements sordides. Son lieu de travail, c'était la rue, la rue perdue dans les quartiers sans lendemain, le lieu des rats et des junkies, la lie de la cité agitée des lumières. Il ne connaissait pas leur nom, ils ne connaissaient pas le sien. Pas de bonjour, pas de merci, juste quelques billets tendus contre un sachet.

Il ne voulait rien savoir de ceux qui venaient à lui. Leur démarche, leur regard, le tremblement de leur main, leurs billets étaient suffisants.

Il restait à la même place, toujours. Quand la nuit tombait, il se reculait pour gagner l'ombre, dans le cadre du ciel qui laissait tomber la lumière le matin venu.

Deux fois par semaine, un homme tout comme lui venait, et cette fois c'est lui qui donnait les billets, mais sans trembler, en échange de plusieurs sachets. Le même refrain, le même temps recommençait.

Ce matin était comme tous les autres, il n'était pas meilleur, ni moins bon. C'était toujours la même ambiance humide, la sombre attitude d'un jour terne qui envahit le présent : les nuages n'avaient pas disparu, le soleil n'était pas apparu, le souffre des centrales se dispersait dans les rues. Les insectes corrompus couraient contre les parois pour cueillir les dernières gouttes de pureté, pour nourrir dans leur ventre leur futur qui germait pour les dévorer, pour trouver la force d'engendrer eux aussi ceux qui suceraiient leur dernière étincelle.

Tel était ce monde, son monde. Né dans l'immondice sans espoir. Il avait peint son visage le jour où il avait senti la corruption lui dévorer les jambes, le jour où il avait saisi l'ironie de la vie entre les murs de cette ville parasite, le jour où il a su que les jours lui enlèveraient sa mobilité, et son rêve de pouvoir un jour s'enfuir loin de ces bâtiments sans couleur. Il était condamné à souffrir, à voir les mêmes contours sales des friches abandonnées, le même ciel couvert par la plaque de la

ville flottante qui dominait son horizon, avec ses réseaux d'acier, ses veines d'acide qui alimentaient les anges qui vivaient sur elle, et le même chant ténébreux qui semblait la bénir chaque nuit, une complainte rauque, sombre, comme le grondement d'un monstre orageux, qui glace le sang, un gardien de légende à la carapace plus sombre que les cieux sans étoile, un des maîtres de ce destin figé qui contemple son œuvre en silence.

Mais même cela lui avait été retiré : le calvaire de ne plus voir, de ne plus regarder ce qu'il ne pouvait plus comprendre lui avait été arraché pour un miroir contre son visage, un pont vers son échafaud.

Le long de ses joues, il y avait des traces roses, un rose délavé par la pluie qui avait fouetté l'arrivée des agents policiés, avant qu'eux-mêmes le battent et l'emportent vers le cercueil qui venait de se refermer. Il se mit à rire. Il riait en pensant à tous ces jours qui venaient de se faner, ces temps qu'il n'avait pas sentis. De ses doigts il gomma sa peau pour retrouver la perfection de son véritable visage, le seul qu'il avait toujours eu au fond de lui. Puis, il claqua la mâchoire, en ne cessant pas de se regarder dans les yeux, sachant que de l'autre côté quelqu'un le regardait, en se demandant qui il était, sous ses traits fantoches. Dans sa bouche, le liquide douçâtre imprégnait sa langue, coulait le long de sa gorge. Il sourit. Il partait. Enfin il partait de cette tombe.

De l'autre côté du miroir, le policier ne bougeait pas. Il était parti, sans faire de bruit, sans un mot.

Pierrot le clown venait de partir.

Souvenez-vous de nous.

Souvenez-vous de nous, peuple de notre temps révoqué. Souvenez-vous des mots que nos bouches formaient dans l'âpreté de notre mémoire endormie. Souvenez-vous que, même dans notre passé, nous nous révoltions contre les sévices innombrables forgés par la main de ceux qui nous ont donné la vie. Souvenez-vous que leurs actions ont un jour dépassé leurs paroles, que derrière leurs mains se trouvaient des pensées de salut, de félicité, qui les ont conduits face au miroir de notre incompréhension, de notre remord, de notre tristesse. Souvenez-vous que dans leur désir de contrôle, des hommes, des foules, des peuples, des

nations se sont avancées sur le chemin de la conquête, pour la liberté, pour le progrès. Souvenez-vous que depuis que l'homme est homme, ses pas ont tracé nombre de fossés gorgés de douleur pour une civilisation aux formes pacifiques. Pour une rédemption, pour un commandement, pour un divin ordre, des armées ivres de sagesse se sont avancées sur les pentes de la gloire au prix de coulées de sang versées pour la postérité. Pour le sacre d'un avenir baigné de lumière, les mêmes hommes ont élevé des brasiers aux crépitements couverts par les râles des possédés, pour étouffer les blasphèmes de leurs chancres impurs. Pour que la lumière soit, des êtres identiques aux autres se sont levés contre leur cauchemar à eux semblables, pour ouvrir les portes superbes d'une terre à l'histoire glorieuse. Contre les voisins dont la langue était difforme, deux poignées à la main de fer ont lancé les frondes écumantes sur les prairies fécondes, pour protéger un lopin de terre où poussait un arbre fruitier, et n'avoir, à la fin, entre les doigts, qu'un jus caramélisé par les haleines des morts.

Souvenez-vous de nous qui nous sommes insurgés contre la douleur, contre la guerre, contre l'horreur, la dictature et les larmes amères et injustes. Souvenez-vous de nos combats à nous, bercés d'espoir, durant lesquels nous nous tenions, chaîne mouvante que rien ne pouvait rompre. Indissoluble dans nos mots, les vagues que nous formions contre la faim, la soif et la pauvreté ont brisé bien des remparts dont nos parents ne pensaient jamais même voir le sommet. Nous nous sommes levés pour combattre par nos propres moyens ce qui faisait palpiter nos regards, ne pensant pas même à l'impossible car rien ne nous était impossible, à nous qui avions foi en nous. Ce que le futur n'osait rêver, nous l'avons fait, guidés par cette infime lumière qui nous portait à avancer toujours plus loin, sans prendre garde aux dangers qui pouvaient nous menacer. Nous étions indestructibles, coupables de notre volonté à former le monde dans lequel nous voulions vivre.

Souvenez-vous de ces cris incessants qui emplissaient les cales des navires marchands, ces cris de désespoir contre une liberté qui s'envole au gré du vent ; de ces heures sous le soleil d'un pays qui n'a jamais été à personne, de ces respirations calfeutrées par la souffrance d'une langue de cuir qui claque contre l'échine. Souvenez-vous des paroles qui résonnaient jusque sur le parterre des agoras pour une couleur de peau, pour un regard de trop, pour un instant secret durant lequel le soleil frappait de la même manière sur toutes les têtes. Souvenez-vous de ces inconnus exilés de la vie pour avoir eu le droit de vivre. Souvenez-vous de toutes ces douleurs, ces horreurs, ces cris de terreur.

Puis, derrière ces élans de frayeur, pensez à vos mains qui préparent ce que vous refusez de faire. Pensez à ce que vous croyez ne pouvoir arrêter, à ces gestes qui vous semblent tellement inutiles, comme le furent ces gestes qui paraissaient inutiles, eux aussi, quand ils furent fait. Pensez à ces quelques pas que vous ne faites jamais sous la pluie qui vous a donné la vie, et pensez à cette douche qui s'éternise car elle vous rafraîchit ; pensez à cette automobile qui vous évite la foule et à ces repas où vous rassemblez le plus de convives possible ; pensez à ces sacs plastiques que vous jetez n'importe où et qui décorent les arbres, alors que vous déposez avec délicatesse ce préservatif qui pourrait vous compromettre auprès de quelqu'un ; pensez à ce chien que vous attachez à un poteau le long d'une autoroute, et à ces ours qui vous attendrissent ; pensez au calme que vous recherchez le soir, et au silence du désert qui avance, peu à peu.

Et surtout, pensez à ce futur qui n'aura peut-être pas la chance de pouvoir accueillir ceux qui pourront faire quelque chose qui nous parait impossible, pour quelques degrés de plus qui nous forcent à plonger dans notre piscine.